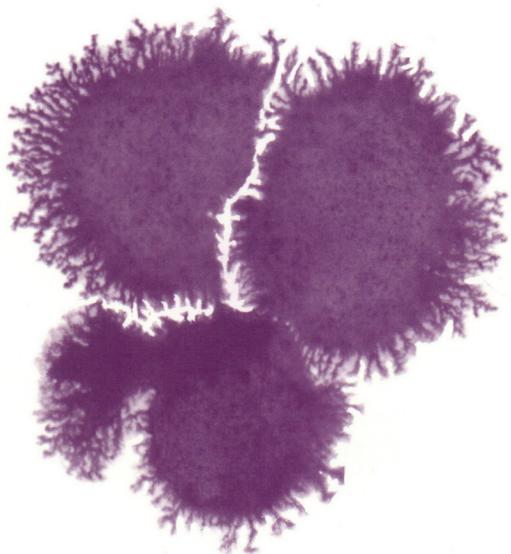


Le mal



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

NUMÉRO 38 AUTOMNE 1988

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

*Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne, aux Éditions Gallimard.
Revue publiée avec la collaboration de l'Association psychanalytique de France.*

DIRECTEUR

J.-B. Pontalis

ASSISTANTS DE RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Michel Schneider

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green,

Masud R. Khan (*Corédacteur étranger*)

Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,

Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 45-44-39-19.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 46-56-89-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté..... 330 F
Étranger..... 357 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

Le mal

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 38, automne 1988

© *Éditions Gallimard, 1988.*

TABLE

<i>Argument</i>		5
Michel de M'Uzan	<i>L'extermination des rats</i>	9
Jean-Michel Labadie	<i>La pensée mise à mal par le crime</i>	17
Jenny Renaud	<i>La mauvaise graine</i>	37
François Gantheret	<i>ˆHabemus papam!</i> suivi de <i>Quelques fragments « caviardés » de lettres de Freud à Fliess</i>	47 67
Jean Ménéchal	<i>Une femme est brûlée</i>	73
Jean Clair	<i>La vision de Méduse</i>	87
Muriel Djéribi	<i>Œil d'amour, œil d'envie</i>	99
André Godin	<i>« Délivre-nous du mal »</i>	111
Alain Boureau	<i>La chute comme gravitation restreinte</i>	129
Geneviève Pichon	<i>La lèpre et le péché</i>	147
Maurice Bellet	<i>Le Dieu-monstre</i>	159
Edmundo Gómez Mango	<i>La mauvaise langue</i>	169
Monique David-Ménard	<i>L'atteinte de l'autre</i>	181
Jean Pouillon	<i>Consoler Job</i>	189
Bertrand d'Astorg	<i>Variation sur l'interdit majeur</i>	193
Max Milner	<i>Le ciel en creux...</i>	221
André Green	<i>Pourquoi le mal ?</i>	239
Claude Lanzmann	<i>Hier ist kein Warum</i>	263



VARIA

ARGUMENT

Si l'interrogation sur le Mal a été pendant des siècles au cœur de la réflexion philosophique, religieuse et morale, si elle a nourri et nourrit encore toutes sortes de mythes, si elle assure le succès des sectes, elle n'est guère présente dans la pensée contemporaine. Est-ce la « banalité du mal » selon la formule de Hanna Arendt, qui nous empêche de le penser? Nous n'imputons plus les « basses œuvres » à la figure de Satan. Ne croyant plus aux possédés, nous ne faisons plus appel aux exorcistes mais aux psychologues, aux sociologues, aux historiens pour chercher les motifs de l'horrible, pour saisir le contexte familial, social, du crime, qui serait susceptible de le faire comprendre et même de le justifier : aucune aberration, individuelle ou collective, qui n'ait sa logique propre. Quand nos juges condamnent (il le faut bien...), ils ont de plus en plus conscience d'exercer une tâche de régulation sociale (la « machine judiciaire ») et de l'exercer trop tard, quand le mal est fait, alors qu'il eût fallu en prévenir les manifestations. Le présupposé n'est-il pas alors que dans une « société saine », il n'y aurait plus ni délinquants, ni criminels, ni tortionnaires? Que, dans une démocratie enfin accomplie, toute violence serait absente? Ce serait oublier que ce sont précisément les sociétés et les régimes politiques fondés sur le culte de la santé et de la pureté, c'est-à-dire les plus acharnés à dénoncer et à extirper le mal, qui font preuve de la cruauté la plus extrême en sachant donner à l'irrationnel déchaîné le masque de la froide raison. Ce serait oublier aussi que l'humanisme peut engendrer la terreur.

Schématiquement, on pourrait donc, en ce qui concerne le mal, définir deux positions contraires. Ou bien on le relativise jusqu'à en nier l'existence : il n'y a plus de Mal (avec une majuscule), tout au plus des maux – des maladies, des souffrances, des nuisances – qu'il convient de gérer et de traiter, socialement ou individuellement; à la limite, au regard d'une telle idéologie techniciste, chômage et criminalité, accidents de la route et toxicomanie, pollution de l'air et prostitution sont équivalents. Nul n'est méchant volontairement; nous ne connaîtrions jamais que des défauts de fonctionnement auxquels une meilleure technique de gestion sociale, assistée d'un peu de bonne volonté, porterait remède. Ou bien on pose l'existence d'un Mal absolu, mais c'est pour pouvoir

l'exclure de soi et anéantir ceux qui sont censés l'incarner : bouc émissaire, inquisition et paranoïa.

Deux manières de ne pas reconnaître que le mal est immanent à la nature humaine, qu'il en est, écrivait Freud, un « trait indestructible ».

Freud, là-dessus en effet, est sans illusion : le mal est en l'homme cette tentation de « satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer ». Est ici pleinement reconnue « la tendance native de l'homme à la méchanceté, à l'agression, à la destruction et donc aussi à la cruauté ».

On peut, bien sûr, ne voir dans la lucidité d'un tel constat qu'une reprise de l'énoncé classique homo homini lupus que seule viendrait contrebalancer la confiance, également sans cesse réaffirmée, dans la tâche civilisatrice indéfinie visant à réprimer, à dompter l'« hostilité primaire », à maîtriser l'animalité humaine. À ceci près que Freud, à jamais marqué comme la plupart de ses contemporains par l'épreuve de la Grande Guerre, a pu reconnaître ce qui est devenu pour nous, marqués par d'autres expériences encore plus impensables, une évidence aveuglante, à savoir que l'opposition entre barbarie et civilisation n'est plus de mise quand la barbarie – et non plus seulement le « malaise » – est, sous mille formes, présente dans la civilisation, quand elle exerce ses ravages au nom de la civilisation et là où celle-ci est la plus « raffinée ». Tout comme le cancer – cet autre mal qui ronge le corps – est moins une maladie qui affecterait le vivant – désordre intérieur ou dysfonctionnement – que la malignité du vivant transformant la loi qui le régit en son contraire (prolifération cellulaire anarchique), le Mal serait à comprendre comme l'inhumain dans l'homme, monde de l'inhumain produit par l'homme. Pas de manichéisme chez Freud, opposant deux principes également souverains; pas de Thanatos ou de puissance destructrice substantifiée qui serait en lutte permanente contre un Éros créateur; mais bien plutôt Éros se retournant contre lui-même : la mort dans la vie, la haine dans l'amour, la douleur dans la jouissance. Si la pulsion de mort est dite sans figure et sans voix, c'est qu'elle défigure et fait taire. Si nous ne pouvons la penser mais seulement en subir les effets, c'est qu'elle est l'anti-pensée. L'anti-pensée aussi bien que l'anti-instinct (l'instinct, ce qui tient lieu de « pensée » au vivant).

*

La question du Mal peut, nous semble-t-il, être envisagée en psychanalyse selon deux perspectives.

Une première conception, topique, fait jouer l'opposition du « bon » et du « mauvais ». On se référera alors à des textes comme « La négation » ou « Pulsions et destins des pulsions ». Le moi, pour se constituer, se fonde sur le rejet, l'exclusion hors de ses frontières, de l'étranger. Il absorbe et il crache, vomit, éjecte, projette le

mauvais. Melanie Klein, en concevant dès le départ le sujet comme une scène d'affrontement entre objets partiels, le mauvais et le bon étant l'un et l'autre incorporés, a radicalisé cette façon de voir. On notera toutefois que c'est finalement le bon qui, de dépassement des clivages en réparations, sort victorieux. Une cure réussie est celle qui assure l'intégration du bon sein, de la bonne mère... et de la bonne interprétation. On pourrait dire que l'enfant kleinien, s'il est d'abord voué au péché originel, tout animé qu'il est de pulsions destructrices, finit par être « délivré du Mal ».

Question : le Mal peut-il être assimilé au mauvais ?

Le Kakon suffit-il à le définir ? Une dialectique de l'inclusion et de l'exclusion suffit-elle à l'appréhender ?

Freud et l'expérience analytique rendent possible une autre approche. Déjà dans les Trois Essais – c'est bien ce qui fit scandale – Freud avait montré que les productions les plus nobles de l'esprit humain et les dépravations les plus répugnantes proviennent de la même source, que le criminel et l'artiste, la monstruosité et le génie sont frères. La pulsion sexuelle ignore l'opposition du bien et du mal, l'Abirring (le mot n'a pas le sens péjoratif de notre « aberration ») est ce qui la caractérise. Et si elle est au-delà du bien et du mal, c'est qu'elle est elle-même, pourrait-on dire, le mal du vital : sa perversion, sa toxine, son cancer. L'invention des démons, supposés personnifier et incarner le mal, et celle du démoniaque, sa figure culturelle en Occident, ne vise-t-elle pas à confondre mal et sexe, ce qui laisserait la place libre à un pur amour d'où tout risque de perversion serait exclu ?

Certains analystes (Robert Stoller notamment) ont cru pouvoir désigner la présence réalisée du Mal dans la perversion et le pacte délibéré du pervers avec lui : haine, avilissement, anéantissement de l'autre, déguisés en érotisme. Mais une telle prise de position qui fait un sort réaliste à l'intuition du poète (« La volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal ») ne conduit-elle pas à idéaliser une bonne sexualité, comme d'autres se font les apôtres d'une « bonne société » ? Toute dénonciation du Mal ne soutient-elle pas un retour subreptice du Mal dans la férocité surmoïque ?

On voit que c'est tout le champ de la psychopathologie qui pourrait être abordé à partir d'une réflexion psychanalytique sur le Mal : la perversion que n'épuisent pas ses formes sadiques et masochistes et qui n'est pas seulement transgression de la Loi mais profanation (voir Bataille); la paranoïa et la persécution; la névrose obsessionnelle et la faute, la dette à payer; mais aussi la méchanceté (« le méchant, disait Sartre, est celui qui a besoin de la souffrance des autres pour se sentir exister »); le crime que personne, ni les magistrats ni les criminologues et pas davantage les psychanalystes, ne parvient à penser; la douleur (« ça fait mal ») et la mort dont le Mal n'est peut-être que la figure susceptible, elle, d'être regardée en face.

*

Enfin, et ce n'est pas une question latérale, quelle est la position du psychanalyste dans sa pratique? Peut-on soutenir qu'il se situe, lui aussi, comme le ça, par-delà le bien et le mal? Peut-il être cynique? L'apologie du « désir » à tout va est-elle vraiment le fondement de son éthique? On sait que Freud (voir ses lettres à Edoardo Weiss) ne voulait pas de canailles et de coquins sur son divan. Et dans le fauteuil? Le psychanalyste ne saurait être tenu et maintenu tel pour son patient s'il n'était considéré comme une personne « morale » (à ne pas confondre avec la respectabilité bourgeoise...): c'est à cette condition que peut lui être adressée la demande d'amour tout autant que la haine explosive.

Sous quelles formes, à quel moment, à quel degré le mal, auquel tout homme est assujetti, devient-il un obstacle insurmontable à la possibilité de l'analyse?

N. R. P.

L'EXTERMINATION DES RATS

L'horreur a-t-elle affaire avec le mal? De nouveau, j'en ai eu le sentiment au vu d'un documentaire éducatif polonais consacré à un chasseur de rats¹. Cependant, je me suis demandé : comment pouvons-nous être émus, bousculés même, par le sort d'un animal aussi misérable et généralement abhorré lorsque, par ailleurs, nous sommes abreuvés d'images de violence – victimes humaines de catastrophes ou de guerres?

Le rat, dit-on, est méchant, cruel; il dévore tout et n'importe quoi; il est sale, véhicule des maladies, cause des dommages considérables, copule à longueur de journée et se multiplie sans frein. L'homme serait donc fondé à détruire cette créature nuisible; néanmoins la rage et l'ingéniosité qu'il y met ne tiennent pas aux seuls ravages dont la bête est responsable. Le rat, en effet, concerne l'homme bien autrement. Depuis toujours, subtil et organisé, il fascine l'homme qui tantôt en fait le héros chthonien de récits ou de légendes², tantôt l'installe au cœur de ses fantasmes, tel ce patient célèbre sur le visage duquel Freud détectait « l'horreur d'une jouissance à lui-même ignorée », ou bien, à l'instar de Proust, le torture en toute conscience pour se repaître d'une souffrance sans borne et vivre dans la volupté l'accouplement du sexe et de la cruauté. Mais l'homme peut aussi jouir « naïvement » au spectacle d'un rat affolé par la douleur. Je pense à ce soldat de la guerre de 1914 racontant les tranchées, les tranchées infestées de rats dont il fallait se débarrasser. On capturait l'un d'eux, on lui cousait l'anus. Alors la bête, devenue comme enragée, attaquait sauvagement et tuait ses congénères. Dans ce cas, l'essence du plaisir demeurerait peut-être obscure et la jubilation presque innocente. Il en va différemment lorsque le traité d'alliance conclu entre la cruauté

1. *Le Chasseur de rats*, de Andrzej Czarnecki, Grand Prix du Festival national du film documentaire, Cracovie, 1986; Lion d'Or international, 1986.

2. Le preneur de rats de Hameln et : Greenaway, Browning, Noël : *Le joueur de pipeau de Hameln*, édition l'École des Loisirs, 1979.

et la jouissance s'exhibe, provoquant. L'art lui-même, qui le glorifie parfois – on pense à Baudelaire –, ne parvient peut-être pas à le transcender, même quand il le porte au-delà de l'effroi qu'il inspire. Scellé pour ainsi dire « dans le ventre de la mère »¹, ce pacte ne serait cependant jamais – on incline à le penser – que l'expression d'une malédiction première, exigence d'un narcissisme de l'ombre, quand seule une masse démesurée de souffrance, infligée ou subie, a le pouvoir de projeter l'exaltation érotique vers son acmé, tout en assurant l'accomplissement d'un destin.

Les fondements naturels de ces moments, le psychanalyste pense les bien connaître. Il sait que la dégradation régressive dans l'ordre sexuel décuple la cruauté, exalte les composantes les plus archaïques de l'instinct en rendant presque indiscernables les tendances amoureuses et agressives; il sait aussi à quel point l'analité peut étendre son empire au point d'asservir parfois l'homme absolument. Exemplaire, à cet égard, est ce masochiste pervers qui retint, un jour, mon attention². Son corps, tatoué et supplicié, célébrait, dans tous les sens du terme, le triomphe de l'analité. Toutefois, assumant orgueilleusement sévices et humiliations, il se posait presque en artiste du mal, sans pour autant le qualifier de tragique, de moral ou de métaphysique. Quoi qu'il en soit, et même prise dans les rets de l'érotisme, la cruauté ne semble jamais quitter vraiment l'orbite du mal élémentaire, ni son lien avec les zones et les fonctions *honteuses*. Dès lors, rien d'étonnant si le rat a été choisi pour figurer cet univers. Noir et souillé, le rat ne s'insinue-t-il pas dans toutes les anfractuosités, ne chemine-t-il pas indéfiniment dans les galeries les plus étroites, ne vit-il pas dans des lieux grandement nauséabonds?

Agent de supplices ou victime expiatoire de toutes les persécutions, voué au martyre au point de susciter cette pitié que le patient de Freud éprouvait souvent, le rongeur maudit est chargé d'une lourde valeur symbolique et sa course saccadée semble alors parcourir les catacombes de l'esprit. La bête, pointue et renflée, assume tous les rôles; elle incarne même – je m'avance – *l'être de rat* qui nous habite et cherche seulement à exprimer sa force, sa puissance constrictive et sauvage : la vie, peut-être.

Le film d'Andrzej Czarnecki, dont je me propose de suivre le déroulement pour ainsi dire pas à pas, présente un épisode de la vie d'un chasseur de rats. L'homme est seul pour affronter une communauté de rats dont le seul dessein est

1. Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, t. II, p. 715.

2. M. de M'Uzan, in *La sexualité perverse*, ouvrage collectif, Payot, 1972, repris dans *De l'art à la mort*, Gallimard, 1977.

de survivre coûte que coûte. Avec lui, on découvre des entrepôts immenses, tout baignés d'une lumière glauque, puis, accrochées à des tringles qui n'en finissent pas, des carcasses de bœufs sanglantes et jaunes, des pièces de viande et enfin, plus loin, quelques enclos où vont et viennent des porcs. L'homme s'avance. Les rats détalent, s'arrêtent, repartent et regardent, attentifs, les bottes de caoutchouc qui viennent à eux. Les rats couinent. L'homme parle, armé de savoir et d'expérience : « Parfois je me dis : comme ils sont intelligents, très intelligents. Mais je le suis encore plus. Quelles sont leurs chances ? Ils n'en ont aucune ; je n'ai jamais perdu, mais à quel prix... » Dans cette guerre, ô combien difficile, sa victoire doit être totale. Qu'un seul rat échappe à la mort et rien n'est acquis, car la vitalité du rongeur s'exalterait alors immensément. Le rat, inexorablement, doit perdre la partie, ce qui exige une action calme et réfléchie : le chasseur ne veut entreprendre que des cures radicales. Quand il arrive sur les lieux, l'accueil est chaleureux. Il aime être « admiré, apprécié... C'est peut-être de la vanité ». Il reconnaît que ce travail lui donne beaucoup de satisfactions, « grâce à eux ». Le contrat signé, il reste seul. Il dispose de temps, plusieurs jours. Il aime les recoins, car il explore tout, comme les canalisations innombrables, disposées au haut des murs, là où les rats guettent, immobiles. L'homme expose de sa voix froide et précise les fondements de la règle à suivre : l'amour et la faim doivent sceller le destin des bêtes. Certes, explique-t-il, on pourrait tenter de raccourcir la durée de l'opération par des méthodes brutales, par exemple brûler les yeux de quelques individus pour terroriser les autres ; leur couper l'eau puis l'empoisonner ; introduire du phosphore de zinc dans leur pâture, ce qui provoquerait l'asphyxie ; enduire les tuyaux de saindoux empoisonné ou bien mêler du plâtre à leur nourriture. Cette dernière technique, il affirme ne l'avoir utilisée qu'une seule fois, « car elle est anti-humanitaire » ! L'overdose (*sic*) de poison donnerait bien sûr un résultat, mais les trois quarts seulement de la population se trouveraient éliminés ; les survivants, avertis, s'en iraient et transmettraient leur expérience aux autres générations. Les rats sont malins et méfiants, il faut donc se « mettre dans leur peau... et gagner leur confiance ». Le plan est simple : s'identifier à son adversaire pour cesser de lui faire peur et même trouver un moyen de le séduire en lui offrant, par exemple, « quelque chose de meilleur que ce dont il dispose habituellement ». Précautionneusement, méthodiquement, l'homme dépose çà et là une sorte de pâtée rosâtre. Les rats observent à distance puis détachent quelques-uns d'entre eux, en « kamikases », pour tester cette nouvelle pitance. Comme rien de fâcheux n'arrive et que les bêtes « se sentent bien », les autres, rassurées, s'approchent et se mettent à manger. L'opération se répétant plusieurs fois, les rats commencent à suivre l'homme au plus près, charmés, tels leurs ancêtres littéraires par le joueur de flûte de Hameln. Ils ne se doutent pas « qu'on peut leur faire leur fête ». Alors, un poison violent est mêlé à l'aubaine gastronomique. Les rats arrivent, se précipitent sur l'appât qui les foudroie les uns après les autres, en masse. L'homme commente

la scène : « Ils me font confiance à ce point qu'ils voient à côté d'eux des cadavres, il y en a qui meurent, les survivants continuent de venir manger. Ils m'ont fait confiance jusqu'au bout. Il ne leur est même pas venu à l'esprit que je pouvais les rouler, les trahir. »

Pour soutenir son propos, qui déborde assurément le cadre d'un documentaire éducatif, l'auteur du film ménage une gradation ascendante de ses effets, touchant là, à mon sens, un attribut important du mal. Le mal est exposé à perdre sa spécificité quand son intensité demeure stable; en s'affaissant, il cesserait d'être *un*. La douleur, les souffrances, qui lui sont parfois identifiées, peuvent certes être l'objet de variations quantitatives en fonction du temps, de modulations rythmiques propres à les faire reconnaître en tant qu'instruments d'une jouissance sexuelle. Mais le mal, en tant que tel, à la manière d'une force et plein de dynamisme, suit un cours différent. On l'identifie dans ses manifestations quand celles-ci sont l'objet d'une surenchère continue et que leur intensité, à partir d'un certain degré, semble même les exclure d'une participation quelconque à l'excitation libidinale. Le mal, pour être bien nommé, se doit de s'exacerber constamment en quantité, s'engendrant lui-même, en suivant une courbe régulière qui va montant et au sommet de laquelle c'est l'explosion, l'anéantissement, ou bien, pour quelques-uns peut-être, la condition d'une expérience unique, supposée projeter l'être au-delà de lui-même.

Surenchère et perfection se tiennent, le chasseur de rats se veut parfait. Il lui reste donc à mener à terme la phase ultime de sa tâche.

La résistance s'est organisée : 90 % seulement de la population ont été anéantis. Restent les plus intelligents, les chefs. « Le combat le plus difficile va commencer. » Les survivants se cachent de plus en plus profondément dans les sous-sols, ils ne relèvent pas le défi. L'homme hausse le ton : à ce moment, « il donnerait tout, les produits les plus chers, le meilleur saucisson ». Les obstacles grandissent, il faut changer de technique. On s'attend à un surcroît d'ingéniosité, de subtilité, à une démarche raffinée et c'est la sauvagerie qui se déchaîne, comme si seul le recours à des actions rudimentaires pouvait reculer les bornes de la violence. Le mal, disais-je, s'affirme quand l'excitation contenue en lui atteint son paroxysme; son œuvre maintenant ne s'achève dans toute sa force que si l'action qu'il qualifie subit une profonde altération qualitative, se dénature. L'acte se mue presque en une agitation désordonnée.

Le chasseur de rats attaque féroce ment les bêtes à la matraque. Il les écrase, de droite et de gauche. Certains lui tombent sur le dos dans des glapissements. Une tête de rat, un instant, occupe tout l'écran, frémissante, tendant ses longues incisives. En gros plan, une pince ramasse les cadavres pour les réunir, couchés sur le flanc, serrés les uns contre les autres. Son acmé atteinte, la violence, dans cette ultime décharge quasi orgasmique, semble s'être resexualisée, sans doute pour

que quelque chose de la vie demeure. L'homme respire, calmé. Il sait qu'un rat, un seul, a échappé au massacre. Il le découvre à l'entrée de sa cache : « Quand je vois le dernier, le plus intelligent, le chef, je me détends, je suis satisfait; je me dis : fini le boulot. »

Une action appartient au mal quand la tension en elle s'exacerbe à l'extrême et que la qualité de ses manifestations s'avilit. Semblant corriger la proposition, une autre condition se dégage maintenant. Telle une force, le mal, dans ses œuvres, se déploie en fonction de l'alternance précipitée d'une décharge aveugle de la quantité et de sa brève mise en suspens, par le recours à des manœuvres ingénieuses. Retour du sadisme signant une nouvelle fois un effort de la libido pour retrouver sa place? Mais, il s'agit sans doute d'un compromis pour celui qui, à l'inverse du patient de Freud, connaissant la présence de la haine en lui, sans en comprendre pourtant l'essence, n'est pas capable d'édifier des obsessions – ce rempart offert par la névrose tout comme, peut-être, par l'art et les mécanismes qui l'animent.

Dans ce film, la brutalité, parvenue à son plus haut degré, se fait plus *savante* : la ligne du pêcheur va remplacer la matraque. L'hameçon a été fiché dans un morceau de fromage. On voit le fil, on voit la canne, puis l'homme, à distance, tapi. La bête, rassurée, se risque hors de son trou, s'approche, commence à grignoter l'appât et, d'un coup, se fait prendre. Alors, tel le leurre du pêcheur lancé sèchement au loin, le rat est projeté dans un sifflement contre une paroi de verre, où il éclate.

La question posée par les rats aurait-elle trouvé là sa solution finale? L'interprétation des faits demeure incertaine. Dans les entrepôts déserts, on voit en effet l'homme s'éloigner paisiblement, tout en poursuivant son monologue : « des faits inexplicables seraient advenus dernièrement ». On lui a dit qu'il y avait beaucoup de rats. Il arrive, il reste un jour, deux jours, il n'y a rien. « Les rats sont partis, ils ont démenagé. Comment ont-ils su que je viendrais? Ils n'ont pas lu la lettre. Ils ont pourtant prévu mon arrivée... *il doit y avoir quelque chose.* » L'homme part, comme il était venu, entre les rangées de viande.

Ce *quelque chose*, que le tueur de rats pressent, renvoie en fait à un *autre chose* lisible, je crois, dans l'épilogue et le prologue du film. Après le générique, qui vient à la fin, on découvre, pleine face, le héros de l'histoire, une loupe monoculaire contre l'œil, penché au-dessus d'une petite table où se trouvent, dispersés, des ressorts et des petites pièces de métal. Il conclut : « J'ai commencé à détruire les rats à l'âge de quatorze ans. Ainsi, je me faisais de l'argent pour acheter des instruments d'horlogerie. Quand la somme a été réunie, je suis devenu horloger. » L'argent, agent du mal, dit-on parfois, aurait-il ici arrêté le cours du mal? De toute manière, et contrairement au joueur de flûte de Hameln, amené à faire subir aux enfants des hommes le sort des rats parce que son contrat n'avait pas été

honoré, le tueur de rats de Pologne, car il a été payé, bien payé, peut assumer un nouvel et paisible service, d'où toute cruauté est évacuée.

De cette façon, l'histoire conduirait, sinon à une conclusion heureuse, du moins, sous une forme allégorique, à l'espoir, si maigre soit-il, que des voies existent pour, tout à la fois, reconnaître le mal et s'y opposer. Mais, peut-on rejeter hors le monde les maux et les peines qui le font aussi? Ne manqueraient-ils pas alors de rappeler que leur place ne saurait jamais demeurer vide? Le prologue du film, qui en est en fait l'acte final autant que le *la*, le laisse penser... Plusieurs fois, j'ai été amené à adopter une perspective économique à propos des actions dans lesquelles le mal semble s'incarner. Malgré cela, chaque fois, on découvrait une chance, si minime fût-elle, de voir Éros se lier à la quantité, ou, tout au moins, la connoter. C'est ainsi que le héros de Fritz Lang, *M. Le Maudit* lui-même, tout dominé qu'il est par le déferlement de la quantité d'excitation, facteur traumatique qui détermine son destin, et ravalant le sexe au rang d'un acte destructeur, gère tout de même son statut économique en sexualisant la violence. Pour un peu, on dirait que le pouvoir de la quantité, en s'enracinant profondément dans les origines de l'être, l'innocenterait presque. *M. Le Maudit*, dont j'ai décrit le total affolement face à un jury populaire composé de délinquants et de criminels, se défend comme un rat piégé et hurle qu'il ne pouvait agir autrement ¹.

Mais il est des cas où le facteur quantitatif peut croître au point de paralyser le développement du moindre émoi et d'entraver toute vie fantasmagique, les actes se plaçant peut-être alors en marge du jugement. Il advient enfin que le rôle de la quantité ne se laisse même plus découvrir. Cela semble être le cas dans la scène que décrit le prologue du film quand la froideur glacée d'une action se perpétue au nom de la transmission d'un prétendu savoir, au nom du bien, en utilisant l'autre, homme ou animal, sans considération pour son angoisse, sa détresse ou son désir. Si l'on est alors tenté de penser qu'un dernier degré a été franchi dans l'ordre du mal, c'est peut-être aussi parce que certaines entreprises humaines, objectivement destructrices, échappent à toute culpabilité renvoyant à la vie pulsionnelle et sans même assurer à leurs auteurs d'être reconnus par les autres dans leur spécificité, leur unicité. L'horreur l'emportant, le mal ne se prête plus qu'à être décrit dans ses manifestations, qu'à ce qu'on en fasse, comme pour une maladie, *l'histoire naturelle*. Ce à quoi nous invite le prologue du film, diffusé en noir et blanc – ce qui est sans doute significatif.

Devant nous, dans une sorte de laboratoire vétuste, un homme en blouse blanche effectue une expérience dont il commente le cours d'une voix neutre,

1. M. de M'Uzan. « Les esclaves de la quantité », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 30, automne 1984, Gallimard.

celle d'un huissier lisant un procès-verbal. Deux aquariums sont disposés de part et d'autre de l'homme qui, tout en parlant, se tourne alternativement vers l'un puis vers l'autre. À cinq minutes d'intervalle, deux rats sont mis à l'eau, chacun dans un des aquariums. « Il y a maintenant deux rats dans deux aquariums. » À toute la vitesse dont sont capables leurs petites pattes, les rats nagent d'une extrémité à l'autre de leurs bacs aux parois de verre. L'expérimentateur décrit minutieusement la scène : « Dix minutes se sont écoulées. Le rat placé à ma gauche commence à se noyer. » La bête tourne sur elle-même, plonge, remonte. L'homme poursuit : « Le rat placé à ma gauche perd ses forces. Sa respiration est nettement plus courte. On voit des bulles d'air s'échapper de ses narines. Son nez est souvent au-dessous de la surface de l'eau. On voit qu'il perd ses forces et qu'il se noie. » Dans l'autre aquarium, le rat nage facilement. Une fois, on lui a tendu une petite planchette de bois sur laquelle il est monté. Sa respiration reprend son rythme normal, « pour un moindre effort ». Ayant retrouvé ses forces, il est remis à l'eau une seconde fois et reprend sa nage rapide. Dans l'autre aquarium, le rat, tel un poisson mort, flotte, tout gonflé. L'homme constate : « Le rat ne fait plus un mouvement, il s'est noyé. »

Un blanc marque qu'un long temps s'est écoulé – dix heures – et le rat de droite nage toujours. Souvent, on nous le fait remarquer, il revient à l'endroit où, une fois, il avait pu grimper sur la planche et où il n'y a plus rien. Après quinze heures, enfin, il se noie. L'homme propose sa conclusion : « Le rat qui avait eu la possibilité de monter, au bout de dix minutes, sur la petite planche, a tenu près de quinze heures. L'autre rat, placé à ma gauche, a tenu quinze minutes. »

Notre horloger de Pologne aurait peut-être dit : « Il doit y avoir quelque chose. »

LA PENSÉE MISE À MAL PAR LE CRIME

C'est à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle que le crime a rencontré le corps; et ce, à l'ombre de la folie.

Ce type de correspondance nous semble maintenant bien lointain, difficile à saisir. Certes, il est toujours des espoirs en ce sens, des essais en bio-criminologie. Mais au-delà des aspects trop sensationnels que chaque recherche de cette nature déclenche inévitablement, on voit que l'ensemble de ces travaux reste prudemment attaché à la seule hypothèse selon laquelle, si un terrain est biologiquement défectueux, il peut favoriser des conduites criminelles; comme le déclarait officiellement Di Tullio au II^e Congrès international de criminologie: « On doit reconnaître que la conduite humaine, selon l'expression toute récente de Grapin, tend à devenir criminelle toutes les fois qu'elle cesse vraiment d'être psychique pour passer sous l'influence d'un déterminisme physiologique¹. » En revanche, cette rencontre du crime et du corps fut beaucoup plus violente un siècle auparavant, et eut surtout une tout autre signification.

On connaît la scène légendaire du geste libérateur de Pinel. C'est même elle qui, dans toute l'Europe de l'époque, a paru vouloir donner statut pathologique à la raison du « fou ». Un jour de l'An II de la République, à Bicêtre, dans les murs déjà vieux de cette sinistre « maison des pauvres » – c'est ainsi qu'on l'appelait alors – où se trouvaient entreposés toutes sortes d'inutiles sociaux, Couthon, le célèbre paralytique révolutionnaire que l'on portait, disait-on, à « bras d'hommes », venait d'arriver. En tant que rapporteur officiel, il avait pour tâche de vérifier s'il ne se cachait pas là quelques suspects. Un jeune médecin courageux, Philippe Pinel, qui avait été nommé à Bicêtre depuis peu, à la suite notamment de quelques travaux jugés intéressants sur les « maladies de l'esprit », vint alors à sa rencontre et lui proposa, sans d'ailleurs se laisser impressionner par les vociférations dégoûtées du représentant du pouvoir, d'enlever les chaînes et les fers aux malades pour qu'ils

1. Di Tullio (B.), « Bio-criminogénèse », Rapport général, in *Actes du II^e Congrès international de criminologie*, Paris-Sorbonne, 1951, t. VI, p. 123.

puissent enfin être traités! Ce récit, que forgea son fils Scipion Pinel, fixa l'origine de la psychiatrie, « mythe » que mit magnifiquement en relief, on le sait, Michel Foucault en son *Histoire de la folie*.

On ne peut bien sûr que rendre justice aux historiens d'avoir analysé depuis, et de façon si minutieuse, les moments réels de cette péripétie que cette légende stigmatisa si généreusement. Ils ont eu besoin de chercher à savoir si cette scène avait eu lieu dans les faits, ou au contraire dans l'imagination de quelques-uns, si la transformation du statut de la maladie mentale que la légende avait pour fonction de mettre en évidence, avait en fait commencé bien avant et en d'autres lieux, et si son existence avait assuré définitivement un nouveau mouvement hospitalier et thérapeutique. Ils ont pu ainsi dégager la fonction et les mécanismes de cette « légende », ils ont pu révéler les falsifications qu'entraînait nécessairement un tel récit. Mais en agissant ainsi, obsessionnellement attachés à la dimension politique de ce « geste symbolique », ils n'ont peut-être pas perçu suffisamment que ce long et complexe travail institutionnel, qui eut effectivement pour but de garantir progressivement une singularité réelle à la maladie mentale, hésita en même temps longtemps, et comme désespérément, au bord de la criminalité. Ils n'ont pas perçu qu'en triant ainsi les fous, et en repoussant hors de son nouveau domaine les autres conduites asociales et surtout illégales, la psychiatrie naissante, au nom même de la maladie de la raison, créait aussi, et par exclusion, une vaste zone de curiosité. Au pied de la scène pinélienne, en effet, se fit comme une grande tache épistémologique qui s'étala et prit de l'ampleur : pendant que le fou apprenait maintenant à se redresser et à se faire nommer, pendant qu'on lui forgeait intériorité et espoir de guérison, le criminel qui perdait décidément toute chance d'obtenir pour lui-même espace et identité, devenait un être à part. Il se retrouvait, comme « épistémologiquement » rejeté sur sa paille, n'ayant plus à présenter, aux yeux du siècle et au regard d'un positivisme scientifique naissant, que ce qui lui restait, la seule chose qui lui resta : son corps! Il n'est donc pas question, comme on l'a trop fait, de seulement mettre en scène la légende pinélienne pour en décortiquer la fonction, il faut rechercher aussi ce qui s'est « réactivement » passé lorsqu'une telle légende servit d'origine institutionnelle et scientifique à la maladie mentale; il faut retrouver cette « réaction » que fut le corps du criminel, ce corps naissant à l'ombre de la folie.

Mais si le regard s'est ainsi posé, comme « naturellement », sur le corps des punis, c'est qu'au début du XIX^e siècle, la place anthropologique de ce dernier était devenue tout à fait particulière.

Depuis fort longtemps d'abord, l'apparence corporelle permettait de juger de la qualité des hommes, comme s'il existait un rapport naturel entre le physique d'un individu et son caractère¹. Régnait, par exemple, un peu partout l'école

1. Cet aspect fut déjà traité in Labadie (J.-M.), « Le corps criminel, un aujourd'hui du passé », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1982, n° 26.

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 21 | <i>La passion</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 23 | <i>Dire</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 24 | <i>L'emprise</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 25 | <i>Le trouble de penser</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 27 | <i>Idéaux</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 28 | <i>Liens</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 29 | <i>La chose sexuelle</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 30 | <i>Le destin</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 31 | <i>Les actes</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 32 | <i>L'humeur et son changement</i> |
| 14 | <i>Du secret</i> | 33 | <i>L'amour de la haine</i> |
| 15 | <i>Mémoires</i> | 34 | <i>L'attente</i> |
| 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> | 35 | <i>Le champ visuel</i> |
| 17 | <i>L'idée de guérison</i> | 36 | <i>Être dans la solitude</i> |
| 18 | <i>La croyance</i> | 37 | <i>La lecture</i> |
| 19 | <i>L'enfant</i> | 38 | <i>Le mal</i> |

À paraître au printemps 1989

Le mal

Pourquoi le mal? Cette interrogation a été pendant des siècles au cœur de la réflexion philosophique, théologique et morale. Mais aujourd'hui? Il semble que la « banalité du mal », selon la formule de Hannah Arendt, nous conduise à le relativiser en lui cherchant des explications individuelles ou sociologiques. Est-il vrai que « nul n'est méchant volontairement »? Ne serait-ce pas plutôt, comme l'indiquait Sartre, que certains hommes ont besoin d'infliger le mal pour se sentir exister?

A cette réflexion ont contribué des historiens, des théologiens, des spécialistes de l'art ou de la littérature et des psychanalystes. On y traite de Méduse et de l'Inquisition, de Diderot et de Baudelaire, de la lèpre et du crime, du mauvais œil, de la mauvaise langue et de la mauvaise graine, et de l'extermination des rats...

Textes de BERTRAND D'ASTORG, MAURICE BELLET, ALAIN BOUREAU, JEAN CLAIR, MONIQUE DAVID-MÉNARD, MURIEL DJÉRIBI, FRANÇOIS GANTHERET, ANDRÉ GODIN, EDMUNDO GÓMEZ MANGO, ANDRÉ GREEN, JEAN-MICHEL LABADIE, CLAUDE LANZMANN, MICHEL DE M'UZAN, JEAN MÉNÉCHAL, MAX MILNER, GENEVIÈVE PICHON, JEAN POUILLON, JENNY RENAUD

avec des lettres « caviardées » de FREUD
et le onzième cahier des VARIA



9 782070 714612



88-XII A 71461

Extrait de la publication

ISBN 2-07-071461-6

105 FF tc